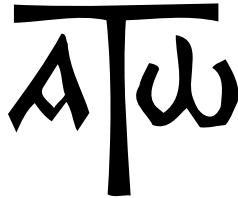


¹
Dom JEAN DE MONLÉON O.S.B.

LES PATRIARCHES

COMMENTAIRE HISTORIQUE ET MYSTIQUE
SUR LES RÉCITS DE LA GENÈSE



HISTOIRE SAINTE

1

ÉDITION ORIGINALE:

LES ÉDITIONS DE LA SOURCE
5, RUE DE LA SOURCE, 5
PARIS-XVII
ÉPUISÉ AUX ÉDITIONS DE LA SOURCE

NIHIL OBSTAT.

FR. M.-D. PHILIPPE, O.P.

IMPRIMI POTEST.

FR. JOANNES OLPHE-GALLIARD,
ABBAS S. MARIAE.

IMPRIMATUR.

PICTAVII, DIE 17^A DECEMBRIS 1953.

M. BACKÈS, V.G.

3
NOTE

Les parties du textes écrites en italique reproduisent mot à mot la lettre même de la Bible, traduite sur la Vulgate de Clément VIII.

Pour les renvois aux *Commentaires* du Livre de la *Genèse*, le plus souvent cités dans cet ouvrage, on s'est servi des abréviations suivantes:

- Orig.:** Origène, *Homélie sur la Genèse*. Pat. lat. de Migne, t. XII.
- Hier.:** Saint Jérôme, *Livre des questions hébraïques sur la Genèse*. Pat. lat. de Migne, t. XXIII.
- Chrys.:** Saint Jean Chrysostome, *Homélie sur la Genèse*. Pat. gr. M., t. LIII.
- Ephr.:** Saint Ephrem, *Explication sur la Genèse*, Œuvres complètes, Rome, 1737, t. I.
- Rhab.:** Rhaban Maur, *Commentaires sur la Genèse*, Pat. lat. de Migne, t. CVII.
- Rup.:** Rupert de Deutz, *Des oeuvres de la Sainte Trinité*, Pat. lat. de Migne, t. CLXVII.
- Glos.:** *Glossa ordinaria*, de Wallafrid Strabon, édition d'Anvers, 1617, t. 1.
- Lyre:** *Glose de Nicolas de Lyre*. (Cette glose se trouve reproduite dans l'ouvrage ci-dessus, en bas de chaque page.)
- Proc.:** Procope de Gaza, *Commentaires*, Pat. gr. de Migne, t. LXXXVII.
- Schol.:** Pierre Comestor, *Historia Scholastica*. Pat. lat. M., t. CXCVIII.
- Guib.:** Guibert de Noyon, *Morales sur la Genèse*. Pat. lat. M., t. CLVI.
- Dam.:** Saint Pierre Damien, *Commentaires sur l'Ancien Testament*, Pat. lat. de Migne, t. CXLV.
- Beda:** Saint Bède le Vénérable, *Commentaires sur le Pentateuque*, Pat. lat. M., t. XCI.
- Flav.:** Flavius Josèphe, *Antiquités judaïques*, trad. d'Arnauld d'Andilly, Paris, 1700, t. I.
- Aurea.:** Pseudo-Thomas d'Aquin, *Exposition d'or sur la Genèse* (dans les Œuvres complètes de saint Thomas, édition Vivès, t. XXXI).
- Corn.:** Corneille Lapierre, *Commentaires sur la Sainte Écriture*, Édité. Vivès, t. I.
- Carth.:** Denys le Chartreux, *Commentaires sur la Sainte Écriture*, Édité. de

Montreuil, t. I.

Fill.: Fillion, *La Sainte Bible, commentée d'après la Vulgate*, Letouzey, 1903, t. 1.

Vig.: Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, Paris, 1889, t II.

Ricc.: Ricciuti, *Histoire d'Israël*, Paris, 1939 (traduit de l'italien), t. I.

Marst.: Marston, *La Bible a dit vrai*, Paris, 1935 (traduit de l'anglais).

PRÉFACE DE PAUL CLAUDEL

Il faut rendre l'Ancien Testament au peuple chrétien. Il n'y a pas d'oeuvre plus nécessaire et plus urgente. Il faut rendre au peuple chrétien cette moitié de son héritage dont on essaye de le dépouiller, cette Terre promise toujours ruisselante du même lait et du même miel dont on essaye de l'expulser, et qui lui appartient. Il faut rendre au peuple chrétien pour son usage ce grand édifice, débarrassé de tout cet appareil pseudo-scientifique de conjonctures arbitraires et d'hypothèses frivoles qui ne sert qu'à décourager, à déconcerter, à rebuter les fidèles; à les assourdir tellement qu'ils n'entendent plus au milieu du ridicule caquet des scribes incapables d'aboutir à quoi que ce soit d'articulé et de positif le grand cri des prophètes: Sitientes, venite ad aquas! Il faut leur montrer dans cette oeuvre magnifique de l'Esprit Saint, de la Sagesse de Dieu, non pas un amas confus de matériaux hétéroclites à demi dévorés par le temps, mais un monument superbe sur lequel les siècles n'ont eu aucune prise et qui s'offre encore à nous, intact et vierge, dans sa composition profonde et sublime, dans sa signification originelle, dans l'invitation qu'il adresse, aussi puissante aujourd'hui qu'autrefois, à notre coeur, à notre intelligence, à notre imagination, à notre sensibilité, à tous nos besoins d'amour et de beauté. De ce texte sacré nous avons le bonheur de posséder une transcription incomparable, sanctionnée depuis des siècles par l'autorité et par la pratique de l'Église, en qui je vois le chef-d'oeuvre, le sommet, la gloire de la langue latine: je veux parler de la Vulgate.

S'il ne tenait qu'à moi, elle formerait la base de l'éducation des enfants, comme les poèmes d'Homère qu'elle domine d'une telle hauteur, l'était autrefois de celle des jeunes Grecs. Du moins, s'il faut se contenter de traductions françaises, que ces traductions prennent leur principale orientation, en ne le complétant qu'avec prudence, dans ce canon vénérable où il me semble reconnaître le timbre, l'accent même de la Divinité. Quel bonheur alors d'avoir recouvré notre bien! Quel bonheur d'admirer à coeur libre, à coeur ouvert, notre Dieu, notre Créateur, qui n'est pas moins, qui est infiniment davantage, dans cette parole vivifiante à nous distinctement adressée, qu'Il ne l'est dans la radieuse confusion de la nature. Nourrissons-nous de cette histoire qui a un sens, de cette suite d'événements conduits par Dieu pour notre en-

seignement et pour la révélation de Ses infinies, de Ses ingénieuses miséricordes. Dieu n'est plus cette froide entité des philosophes. Il est Quelqu'un. Moïse, David, nous le Montrent tel qu'Il est, tel qu'Il vit Sa vie, tel que nous avons bien le droit de le voir puisqu'on nous dit que nous sommes faits à son image: les savants nous expliqueront ça comme ils voudront.

Mais quelle joie, quelle émotion de voir vivre là-haut notre Père, débordant de paternité à notre égard, tendresse, compassion, tous les sentiments qu'il faut, la colère même! Oui, nous aimons cette colère, cette sainte colère, nous aimons qu'on nous prenne au sérieux dans nos transgressions comme dans nos essais de bien faire. Et tous ces imbéciles qui nous parlent d'un Dieu féroce! Un Dieu jaloux, oui, tant que vous voudrez! C'est comme ça que nous l'aimons.

Jetons-nous donc sans crainte, la tête la première, dans cet océan d'amour et de beauté, l'Ancien Testament, où tant de Saints, tant de génies, ont trouvé un aliment inépuisable. Refaisons connaissance, dans leur réalité vivante et typique, avec ces personnages vraiment surhumains, je veux dire chez qui une humanité intégrale est tout entière transfigurée par la signification authentique, Abraham, Jacob. Joseph, Moïse, Job, Samuel, David. Ce ne sont point des héros de roman et de théâtre. Nous pouvons les prendre dans nos bras. Ce sont nos frères et nos soeurs, mais des frères, des soeurs tout pleins de Dieu, tout débordants de la Volonté du Très-Haut. Lisons l'Écriture Sainte, mais lisons-la comme la lisaient les Pères qui nous ont montré que c'était la meilleure manière d'en profiter, lisons-la à genoux! Lisons-la non pas avec des intentions de critique, avec cette sottise curiosité qui ne va qu'à la vanité, mais avec la passion d'un coeur affamé! On nous a dit que la vie est là, que la lumière est là, pourquoi n'essaierions-nous pas un petit peu par nous-mêmes de savoir le goût que ça peut avoir? Ce n'est point seulement la Majesté du Sinaï qui nous convie à l'Ascension! C'est un sourire féminin, le sourire de cette sagesse, de cette Vierge auguste dont le Seigneur a posé l'image devant lui pour s'encourager à créer le monde! C'est elle que nous apercevons à l'extrémité de cette longue perspective de monuments incomparables. Elle est depuis la Genèse, cette aurore progressive qui précède le soleil levant. Cette lumière divine, elle n'est absente, pour nous, chrétiens, d'aucune des par-

ties du texte révélé, qu'il s'agisse de l'Ancien Testament ou du Nouveau. C'est à elle que peuvent s'appliquer ces paroles du sauveur dans l'Évangile: Quand on vous dira: il est dans le désert, ce n'est pas vrai; il est dans une chambre fermée, ne le croyez pas! Mais comme l'éclair part de l'Orient et se montre jusqu'en Occident, ainsi sera l'avènement du Fils de l'homme. C'est lui qui règne sur toutes les parties de l'Ancien testament, dont il est l'inspirateur aussi bien que du Nouveau. C'est lui qui en a contresigné toutes les pages de ce serment solennel: Ego vivo!

Paul CLAUDEL

INTRODUCTION À L'HISTOIRE DES PATRIARCHES

On voudrait, dans cet ouvrage, répondre à l'appel de l'éminent écrivain qui, par la lecture assidue des Pères de l'Église, a su découvrir la sève cachée sous la lettre des Livres saints et qui, mettant un génie littéraire hors de pair au service d'une foi inébranlable, a donné à la Bible une place qu'elle n'avait jamais eue encore dans la littérature française. La préface que l'on vient de lire exprime avec une force et une conviction dont il est impossible de n'être pas touché, le voeu de tous ceux — et ils sont légion — qui aspirent à voir l'interprétation traditionnelle de l'Écriture remise en honneur, non pas sans doute à la place, mais à côté de l'exégèse littérale et scientifique qui prétend aujourd'hui régner seule.

Nous nous sommes efforcés de retrouver dans leurs attitudes exactes, dans leurs proportions harmonieuses, dans leur beauté originelle ces figures patriarcales, ces statues merveilleuses que le Saint-Esprit lui-même a sculptées avec amour aux premiers temps du monde, à la fois pour orner le temple éternel de Dieu, celui où l'on adore en *esprit et en vérité*, et pour servir de modèles, indéfiniment, à travers les siècles, aux hommes qui voudraient vivre en hommes.

Tel était à leur endroit le sentiment des Pères de l'Église.

À un jeune homme qui lui demandait quelques conseils pour tendre à la perfection, saint Grégoire de Nysse répondit en citant d'abord ce texte d'Isaïe: «*Regardez Abraham et Sara, qui vous ont enfantés.*» Puis il ajoutait:

C'est à des âmes égarées que ces paroles sont adressées. De même en effet que, pour les marins emportés loin de la direction du port, la vue d'un feu qui s'élève d'une hauteur, ou de la cime d'une montagne aperçue de loin, sert de point de repère pour retrouver la bonne route; de même les âmes égarées, l'esprit sans pilote dans l'océan de la vie, sont-elles ramenées au port de la divine volonté par l'exemple d'Abraham et de Sara. Et comme l'humanité est divisée en deux sexes, et qu'à tous deux est proposé le libre choix entre le vice et la vertu, la Parole divine a mis sous les yeux de l'un comme de l'autre un modèle à imiter, afin que, les hommes regardant Abraham, les femmes regardant Sara, les deux sexes puissent, par des exemples appropriés, diriger leur vie selon la vertu.

Il nous suffira donc de rappeler la vie d'un de ces personnages pour lui faire remplir l'office de phare, et montrer ainsi comment il est possible de faire aborder l'âme au port paisible de la vertu, où elle ne sera plus exposée

aux orages de la vie, et où elle ne risquera plus de faire naufrage dans les abîmes du péché, sous le choc des vagues successives des passions. La raison pour laquelle la vie de ces âmes saintes a été écrite en détail, n'est-elle pas de diriger dans la voie du bien par l'exemple des justes des temps anciens, la vie de leurs successeurs? Mais, dira-t-on, si je ne suis ni Chaldéen comme cela est écrit d'Abraham, ni l'enfant adoptif de la fille du roi d'Égypte, comme l'Écriture l'enseigne de Moïse, si je n'ai rien de commun dans ma façon de vivre avec aucun de ces hommes d'autrefois, comment conformerai-je ma vie à celle de l'un d'entre eux? Je ne vois pas comment imiter quelqu'un qui diffère totalement de moi par ses habitudes. Nous répondrons à cela qu'il importe peu, pour le vice ou pour la vertu, que l'on soit Chaldéen, et que ni le fait de vivre en Égypte ni celui d'habiter Babylone n'excluent quelqu'un du chemin de la perfection. Ce n'est pas *en Judée* seulement que *Dieu est connu* des justes, ce n'est pas à Sion seulement, encore que l'Écriture semble le dire, que se trouve la maison de Dieu. Mais il nous faudra une méditation attentive et une vue plus perçante, pour discerner, au delà de la lettre de l'Écriture, de quels Chaldéens et de quels Égyptiens il faut nous éloigner et quelle est la captivité de Babylone à laquelle nous devons échapper pour atteindre à la vie bienheureuse .

De même, saint Ambroise, commence les deux livres qu'il a écrits sur Abraham, par les réflexions suivantes:

Platon, prince des philosophes, a jugé utile de construire, dans ses ouvrages, une république idéale, afin que ses concitoyens eussent en elle un modèle à imiter. Et Xénophon a dessiné dans sa *Cyropédie*, le type du roi juste et sage, pour servir d'enseignement aux princes. Ainsi, Moïse, en écrivant la vie d'Abraham, nous a montré le modèle de l'homme de Dieu, avec cet avantage sur les auteurs précédents, qu'au lieu de forger de toutes pièces un être fictif, il met devant nos yeux un personnage réel, doté des vertus les plus authentiques .

Il résulte clairement de ces témoignages, et de beaucoup d'autres que, pour les Pères de l'Église, Abraham n'est pas un être primitif, émergeant à peine de l'état sauvage ou de l'animalité, comme on pourrait le croire en entendant certains auteurs contemporains parler à son sujet, de «Bédouin sournois et pillard», de «vagabond civilisé», d'«enfant de la steppe», de «conscience crépusculaire»... que sais-je encore?

Abraham, personne n'osera le contester, est une des plus grandes figu-

-
1. Saint Grégoire de Nysse, *De la vie de Moïse*. Pat. gr., t. XLIV, col. 301.
 2. *De Abraham libri duo*, l. I, ch. I.

res de l'histoire universelle. À l'heure où l'humanité tout entière se ruait frénétiquement dans le polythéisme et se prosternait sans honte devant les idoles les plus variées, les plus grotesques, les plus immondes, il apparaît comme le mainteneur du monothéisme, comme l'ancêtre et le chef de tous ceux qui adorent le Dieu Un, le Dieu Transcendant, le Dieu qui est Esprit. À ce titre sa haute stature domine et l'histoire du peuple juif, qui se tient pour son descendant direct et son héritier, et celle du christianisme, et encore celle de l'Islam. Les fils du Prophète, en effet, le considèrent comme leur chef, non pas seulement parce qu'il est le père d'Ismaël, leur ancêtre racial, mais surtout parce qu'ils voient en lui le modèle de l'intransigeance monothéiste, dont ils font le principe premier de leur religion. Aussi occupe-t-il dans le Coran une place beaucoup plus importante que le fils d'Agar, qui n'y a qu'un rôle effacé. Allah est son Dieu avant d'être celui de Mahomet. Si les Musulmans veillent jalousement sur sa tombe à Hébron, c'est qu'ils la considèrent comme un dépôt qui leur revient de droit. Jésus est le chef des chrétiens, Moïse celui des juifs, mais Ibrahim (ou Abraham) est leur Patriarche à eux, celui qui, béni d'Allah, a légué à ses descendants la foi véritable, c'est-à-dire l'Islam.

L'Église catholique, de son côté, ne lui témoigne pas moins d'égards et de vénération que la religion juive. Trois fois au moins chaque jour, elle le nomme dans sa liturgie, à des moments particulièrement solennels: au *Benedictus* de l'Office des Laudes, au *Magnificat* des Vêpres, et surtout au *Canon* de la Messe, honneur insigne qu'elle n'accorde qu'à de rares privilégiés. Elle montre, par là, qu'elle le tient pour l'un des noms les plus capables de lui concilier, à ce moment redoutable, la bienveillance du Tout-Puissant. Elle nous fait dire à nous, chrétiens, en parlant de lui: «Notre Patriarche», et ailleurs: «le Père de notre foi», «Abraham le très grand» (*Pater fidei nostrae, Abraham summus*)¹. Toute la tradition catholique est empreinte à son endroit du même caractère de respect, de haute estime, d'admiration: sa vie est considérée unanimement comme le modèle de celle du juste, comme le miroir de toutes les vertus. Les Pères ont loué à l'envi et sans dissonance aucune, sa foi, son obéissance, sa patience, sa charité, son humilité, sa piété. Et si saint Jérôme a écrit une fois: *Peccavit Abraham*, Abraham a péché, c'est justement pour montrer

1. Ant. des 1^{ères} Vêpres de la Quinquagésime.

que nul homme n'est exempt de quelques faiblesses, même s'il compte parmi les plus grands saints .

Ainsi, trois des principaux courants de la civilisation humaine se réclament en lui d'une origine commune: ils semblent sortir de cette source unique pour irriguer et fertiliser toute la terre.



Si nous étudions cette grande figure, non pas en fonction des théories évolutionnistes sur l'origine des peuples, mais à la lumière des documents positifs, comme doit le faire l'historien, nous pouvons la caractériser par les trois notes suivantes: Abraham fut un homme de haute culture, un philosophe dont la sagesse dépasse celle des plus grands penseurs de la Grèce, et par-dessus tout, un très grand saint.

S'il peut être appelé un homme de la steppe, c'est à la manière de Moïse, du Père de Foucauld, ou de tous ceux qui ont quitté le monde un beau jour, pour aller vivre dans la solitude, sous le regard de Dieu. Abraham n'était pas nomade de naissance, il n'avait pas grandi en vagabondant dans le désert: il était né à Ur en Chaldée, et tout permet de croire qu'il y reçut une solide instruction. En effet, écrit Sir Charles Marston, l'un des plus éminents spécialistes des fouilles en pays biblique,

Nous savons ce qu'était l'éducation que recevaient les habitants d'Ur par les tablettes cunéiformes trouvées dans les tombeaux. Quelques-unes ont un caractère historique; d'autres sont des hymnaires; d'autres traitent des mathématiques ou d'arithmétique. Parmi ces dernières, on a même trouvé des méthodes pour l'extraction des racines carrées ou des racines cubiques. On éprouve une singulière impression quand on songe qu'Abraham et Sara, non seulement étaient capables de lire et d'écrire, mais qu'ils ont connu dans leur enfance les mêmes pénibles exercices sur les racines cubiques que les écoliers d'aujourd'hui .

Les traditions anciennes et les découvertes archéologiques modernes s'unissent pour nous montrer chez les Chaldéens une civilisation extrêmement avancée. Les fouilles d'Ur ont mis à jour un grand nombre d'objets précieux, exécutés avec un art consommé. La coiffure, par exemple,

-
1. *Comment. sur Isaïe*, 1. XII, ch. XLIII, 26.
 2. Marst., p. 110.

et la harpe de la reine Shub-Ad exposées au British Museum, ou le casque d'or de Mes-Kaham-Dug, que l'on peut voir au Musée de Bagdad, témoignent d'une telle finesse dans le goût, d'une telle maîtrise dans la façon, qu'on est stupéfait d'apprendre qu'ils sont antérieurs de plusieurs siècles à Abraham. Il est vrai que l'épithète de chaldéen a servi plus tard à désigner un homme adonné aux pratiques divinatoires; mais aux origines le mot était synonyme d'homme versé dans les sciences juridiques, mathématiques, et surtout astronomiques.

Sur ce dernier point, les Chaldéens étaient plus avancés même que les Égyptiens, qui avaient pourtant la réputation d'être le peuple savant entre tous dans l'antiquité. L'extrême pureté du ciel de leur pays leur permettait d'observer les astres dans des conditions exceptionnelles. C'est ainsi, par exemple, qu'ils avaient su repérer, au milieu des étoiles fixes, les *planètes*, ou étoiles errantes, et qu'ils en suivaient très exactement la marche. Il existe au British Museum une tablette qui décrit une rétrogradation de la planète Mars, avec une telle précision qu'on pourrait la croire copiée sur l'Annuaire du Bureau des longitudes. Or, elle est antérieure à la chute de Ninive. Les Chaldéens étaient arrivés à calculer avec une très grande approximation les diamètres apparents de la lune et du soleil, ce qui leur permettait de prévoir les éclipses, ainsi que de nombreux documents en font foi.

Sans doute, les tenants de ces civilisations antiques ignoraient toutes les applications que l'on peut faire de la science, et ils étaient, sans contredit, moins instruits que nous. Mais nous nous tromperions beaucoup si nous en déduisions que leur intelligence était moins ouverte et moins exercée que la nôtre. Nous serions probablement plus près de la vérité en disant, au contraire, qu'ils *pensaient* plus que nous. Ils observaient la nature avec une très grande perspicacité; ils comparaient, ils méditaient, réfléchissaient sur ce qu'ils voyaient. Lentement, ils découvraient et ils déterminaient les lois des nombres, les opérations fondamentales de l'arithmétique, les principes de la physique et de la chimie, les mouvements des astres, les phases de la lune, la division du temps en jours, en mois, en années, la physionomie de la terre, les quatre points cardinaux, et ils posaient ainsi, les bases sur lesquelles se sont édifiées, au cours des

-
1. C'est le sens même du mot *planètes* en grec.
 2. Cf. abbé Moreux, *La Science mystérieuse des Pharaons*, pp. 73 et suiv.

siècles, toutes les sciences.

Or parmi les hommes de son temps, Abraham fut sans conteste l'un des plus instruits. L'historien Josèphe rapporte que, par l'étendue de ses connaissances en arithmétique et en astronomie, en même temps que par sa haute vertu et le don extraordinaire qu'il avait de persuader, il s'imposa à l'admiration des sages de l'Égypte; il eut avec eux plusieurs conférences lorsqu'il descendit dans ce pays, et il acquit de là une extrême réputation .



Mais il ne se contenta pas d'approfondir la science pour elle-même, il s'en servit comme d'une échelle pour s'élever à la connaissance de Dieu.

C'était un homme très sage et très prudent, dit encore Josèphe, de très grand esprit, et si éloquent qu'il pouvait persuader de ce qu'il voulait. Comme nul autre ne l'égalait en capacité et en vertu, il donna aux hommes une connaissance de la grandeur de Dieu beaucoup plus parfaite qu'ils ne l'avaient auparavant. Car il fut le premier qui osa dire qu'il n'y a qu'un Dieu; que l'univers est l'ouvrage de ses mains, et que c'est à sa seule bonté, et non pas à nos propres forces, que nous devons attribuer tout notre bonheur. Ce qui le portait à parler de la sorte, c'était qu'après avoir attentivement considéré ce qui se passe sur la terre et sur la mer, le cours du soleil, de la lune et des étoiles il avait aisément jugé qu'il y a quelque puissance supérieure qui règle leurs mouvements, et sans laquelle toutes choses tomberaient dans la confusion et dans le désordre; qu'elles n'ont par elles-mêmes aucun pouvoir de nous procurer les avantages que nous en tirons; mais qu'elles le reçoivent de cette puissance supérieure à qui elles sont absolument soumises: c'est là ce qui nous oblige à l'honorer seul et à reconnaître ce que nous lui devons, par de continuelles actions de grâces¹ .

Si Abraham avait écrit une Théodicée, ou un traité de métaphysique, il faudrait sans aucun doute le placer au-dessus des plus grands philosophes de la Grèce, au-dessus de Parménide, d'Aristote et de Platon.

Nous sommes remplis d'admiration pour ces grands esprits, quand nous voyons que, par le labeur méthodique de leur raison, ils ont su, non seulement découvrir au delà de l'univers l'existence du Dieu unique,

1. Flav., l. I, ch. VIII.

2. *Op. cit.*, l. I, ch. VII.

mais encore déterminer le caractère essentiel de sa nature, à savoir qu'il est l'être nécessaire, l'être par excellence. En contemplant cet être pur, ils ont compris qu'il est immuable, éternel, non produit, ni créé, incorruptible, intact et entier dans son unité, toujours égal à lui-même, infini, contenant en soi la somme de toutes les perfections. Il est la première intelligence, il est l'acte pur, il est la vie, il est la beauté, il est l'harmonie invisible, il domine tout, suffit en tout et surpasse tout... Mais avant toutes choses il est CELUI QUI EST, τὸ ὄν. «L'Être est, dit Parménide, et il n'est pas possible qu'il ne soit pas; il n'y a rien qui soit ou doive être, autre que l'être, et en dehors de lui.»

Or, le Dieu qui se révélera un jour à Moïse dans le buisson ardent, donnera précisément comme son trait propre, comme son signe distinctif, d'être CELUI QUI EST, *Ego sum qui sum*. Mais en même temps il se déclare le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Que déduire du rapprochement de ces deux textes, sinon qu'Abraham avait déjà parcouru le processus que devaient suivre plus tard les philosophes de la Grèce; qu'il avait su découvrir au-dessus de toutes les choses créées, le Dieu Un, et qu'à ce Dieu, il donnait pour note essentielle d'être CELUI QUI EST?

Seulement, tandis que nos philosophes mélangeront toujours quelques erreurs à la vérité et n'arriveront jamais de ce fait qu'à une notion inexacte de Dieu, la parole dite à Moïse permet de croire qu'Abraham seul, au cours de sa recherche, réussit à se maintenir toujours dans le plan de la vérité. Si belles que soient les conceptions des Grecs, Dieu n'a jamais dit: «Je suis le Dieu d'Aristote, ou le Dieu de Platon»... Mais il a dit, et combien de fois, et avec quelle force, *Je suis le Dieu d'Abraham!*...

Il est vrai qu'il existe une tradition juive selon laquelle Abraham aurait été initié au monothéisme par l'un des fils de Noé, qui lui aurait enseigné également l'hébreu, considéré comme langue sacrée. Cette tradition, si elle est fondée, ne détruit pas le mérite de notre Patriarche. Il est tout à fait permis de penser que les philosophes grecs eux-mêmes furent guidés dans leur recherche du vrai Dieu par quelques vestiges de la révélation primitive, et saint Augustin considère comme très probable l'opinion selon laquelle Platon aurait eu connaissance des premiers livres de la Bible. La gloire d'Abraham serait alors d'avoir mis tout son savoir au service de cette croyance, et il mériterait d'être par là comparé à saint

1. Cité de Dieu, I. VIII, ch. XI.

Thomas et aux Docteurs qui ont montré l'accord de la raison et de la foi, plutôt qu'à Platon ou à Aristote. Nous sommes loin, on le voit, de ceux qui voudraient le ravalier au rang des Polynésiens ou de l'homme de Cro-Magnon!...

Mais si, seul entre tous les sages de l'antiquité, Abraham est parvenu à une connaissance exacte de Dieu, c'est qu'ayant compris que pour s'approcher de l'Être pur il fallait être pur soi-même, il eut le courage de mettre sa pratique d'accord avec sa théorie. Tandis que les plus éminents des philosophes grecs, tout en croyant au Dieu un, continuaient à sacrifier aux idoles et à céder aux vices de leur temps, Abraham eut l'âme assez noble pour se dégager entièrement du paganisme, et pour mener une vie irréprochable.



Avec lui et avec ses successeurs: Isaac, Jacob et Joseph, nous nous trouvons devant des hommes qui appartiennent à la plus haute classe spirituelle de l'humanité. Les présenter comme de simples spécimens du milieu où ils ont vécu, comme des hommes semblables à tous les autres, à des Bédouins peu scrupuleux, est une grave erreur. Nous devons tenir pour assuré au contraire qu'ils ont brillé dans leur temps comme la lumière dans les ténèbres, et qu'ils ont tranche sur leur entourage comme le blanc sur le noir. Et ce n'est pas une moindre erreur de penser que la perfection à laquelle ils ont été appelés, était une perfection toute relative, une perfection embryonnaire, proportionnée à leur «conscience crépusculaire», à l'état d'hommes encore à demi animaux qu'on voudrait leur attribuer. Le concept de perfection ne supporte pas plus d'amoindrissement que celui de vérité ou de justice. Il a les mêmes exigences sous la loi de nature et sous la loi de Moïse, que sous le Nouveau Testament. «Abraham, dit Saint Épiphanes fut, appelé par Dieu à la perfection évangélique, comme devaient l'être plus tard Pierre et André, Jacques et Jean .»

Toute la suite de cette histoire en fera la preuve pour lui et pour ses successeurs immédiats. Telle est l'opinion unanime de la Tradition. Et pour montrer à quel point cette affirmation doit être prise en rigueur de ter-

1. *Panarion*, l. I. I, 8. Pat. gr., t. XLI, col. 193. Cf. aussi saint Thomas, II^a II^{ae}, qu. 186, a. 4, ad. 2.

mes, saint Augustin ne craint pas de décerner à notre Patriarche cet éloge, qui paraît à première vue dépasser la mesure: «Le mérite de la continence dans Abraham, qui engendra des enfants, est égal à celui de saint Jean qui ne fut jamais marié .» En effet, explique saint Thomas d'Aquin: «Le mérite ne s'apprécie pas seulement d'après le genre de l'acte, mais surtout d'après l'esprit de celui qui agit. Or Abraham avait le cœur disposé de telle sorte qu'il était prêt à garder la virginité si c'eût été convenable pour son temps. Ainsi le mérite de la continence conjugale a égalé en lui le mérite de la continence virginale dans saint Jean .»

Non seulement ces Patriarches pratiquèrent la perfection évangélique bien avant l'Évangile, mais ils eurent à la réaliser dans des conditions particulièrement difficiles. Ils durent la poursuivre non pas dans un désert, comme les premiers ascètes, mais au milieu du monde; non pas dans la pauvreté, comme les Apôtres, mais à la tête de richesses considérables pour l'époque; non pas dans le célibat, comme les religieux; ni même dans l'état ordinaire du mariage, comme tant et tant de saints et de saintes, mais sous le régime de la polygamie, auquel ils se trouvaient astreints, nous verrons plus loin pourquoi. Avec une abnégation héroïque, ils n'usèrent du droit d'avoir plusieurs épouses que pour la multiplication du peuple élu, jamais pour la satisfaction de leurs passions. Dieu a voulu nous montrer en eux dès les origines du monde les prodiges que peut réaliser sa grâce, et comment elle a suffi, en plein pays païen, alors qu'il n'y avait sur la terre ni Évangile, ni Église, ni prédications, ni sacrements, à conduire ceux qui lui furent fidèles, jusqu'aux plus hautes cimes de la sainteté. C'est un exemple sur lequel tout homme sensé doit réfléchir, pour comprendre que, quelles que soient les conditions dans lesquelles il est appelé à vivre, il peut lui aussi, s'il le veut, s'élever jusqu'à la perfection

La sainteté de ces hommes nous est garantie par l'Écriture en termes qui ne peuvent laisser place à aucune équivoque. Ils ont été canonisés par la bouche de Dieu lui-même: *Je suis*, dit-il à Moïse, *le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob. C'est là mon nom pour l'éternité, c'est celui qui doit me rappeler à la mémoire de génération en génération* . Il les présente comme trois témoins irrécusables qu'il s'est choisis,

-
1. *De bono conjugali*, ch. XXIV.
 2. II^a II^{ae}, qu. 152, a. 4, ad 1 et 2.

de préférence à tous les autres, pour authentifier ses propres révélations devant les hommes. Il se fait gloire d'avoir de tels serviteurs. Il les couvre de sa protection particulière, il les appelle «ses christs» — *christos meos* — et il interdit qu'on touche à leur mémoire. Le crédit dont ils jouissent auprès de Lui est tel que, lorsque Moïse veut conjurer le déchaînement de sa colère, il ne trouve rien de plus efficace que de mettre en avant ces trois noms. L'offertoire du XII^e dimanche après la Pentecôte rappelle chaque année ce trait en un raccourci saisissant, rendu plus impressionnant encore par la beauté et la puissance de la mélodie grégorienne: *Moïse se mit à prier en présence du Seigneur son Dieu, et il dit: Pourquoi, Seigneur, vous irritez-vous contre votre peuple? Apaisez la colère de votre âme: souvenez-vous d'Abraham, d'Isaac et de Jacob auxquels vous avez promis de donner la terre où coulent le lait et le miel. Et le Seigneur s'apaisa, et il ne fit point le mal qu'il avait dit qu'il ferait à son peuple.*

Bien loin de les reléguer au second plan, Jésus-Christ qui venait pour tant remplacer l'Ancien Testament par le Nouveau, a contresigné ce texte de son sceau personnel quand il a dit: *Beaucoup entreront dans le royaume des cieux avec Abraham, Isaac et Jacob*, et tout son Évangile témoigne de l'estime profonde où il tenait les fondateurs de sa propre famille.



Leur vie a été écrite en traits indélébiles par le Saint-Esprit lui-même, qui est le véritable auteur des livres saints. À cause de cela, elle mérite d'être étudiée d'une façon particulièrement attentive. Nous avons à la considérer d'abord dans sa valeur historique, puis dans son sens mystique.

Au point de vue historique, nous devons tenir pour assuré que les récits qui nous sont faits par la sainte Écriture sont d'une véracité, d'une authenticité irrécusables. Les Patriarches ne sont pas des êtres fictifs, des mythes, des personnages lunaires ou des héros éponymes, comme le soutiennent certains historiens: ce sont des êtres qui ont vécu en chair et

-
- 3. Ex., III, 6 et 15.
 - 1. Ps. CIV, 15.
 - 2. Mt., VIII, II.

en os, qui ont marché sur deux pieds, respirant le même air, foulant la même terre que nous. Abraham, Isaac, Jacob, Joseph ont réellement existé dans le temps, et leur vie s'insère dans le cadre de l'histoire universelle.

Néanmoins, à cause même du but particulier qu'elle poursuit, l'Écriture ne nous rapporte sur eux que certains traits, ceux qui ont une valeur d'exemples, et qu'elle propose à notre imitation; ceux qui ont un sens figuratif et qui préparent les voies du Messie. Elle laisse au contraire volontairement dans l'ombre ce qui est purement historique. De là des failles dans la suite du récit, des contradictions apparentes parfois, des obscurités souvent... Pour retrouver l'enchaînement des faits il n'est pas défendu de recourir, quoique avec beaucoup de prudence, à d'autres sources, que l'on peut ranger sous deux chefs: les traditions juives et les résultats des fouilles exécutées en pays biblique.

Les traditions juives sont consignées d'une part chez les historiens de cette nation, Flavius Josèphe et Philon; d'autre part, dans une multitude d'écrits apocryphes composés par les rabbins au cours des âges. Il serait impossible d'en donner la nomenclature complète ici. Les plus connus sont le *Livre d'Adam*, le *Livre du combat d'Adam*, le *Livre d'Enoch*, le *Testament des XII Patriarches*, etc. La critique moderne a coutume de les écarter en bloc, déclarant à priori «qu'il n'y a rien à tirer de telles inventions». Ce procédé rappelle celui de certain mandarin chinois qui, chargé d'établir, pendant la guerre de 14, un service de censure sur les journaux étrangers introduits dans sa province, se contenta de faire bâtir un four de briques où on les brûlait tous. Sans doute, il faut le reconnaître, ces traditions, considérées dans leur ensemble, ne sont en général qu'un tissu d'absurdités, d'invéraisemblances et de contes à dormir debout. En les parcourant, le lecteur est vite excédé de se sentir toujours entraîné dans l'extravagance, la démesure et un merveilleux qui sonne faux. Cependant ce serait une erreur de croire que tout y est à dédaigner: sous les péripéties grotesques et ridicules de ces histoires se cache un fond de vérité; il y a des paillettes d'or dans ce sable aride. «Tout approuver et tout rejeter, n'est pas bon» disait déjà Aristote. Une critique qui condamne tout d'emblée, sans discernement, renie son propre nom, car *χρίνειν* veut dire précisément: séparer, distinguer, juger, choisir. Son

1. On trouvera cette nomenclature dans le *Dictionnaire des Apocryphes* de Migne, ouvrage édité à Paris en 1856 (2 vol.), t. I, p. XXXIX.

rôle consiste ici à filtrer ce dépôt venu des Juifs, à retenir ce qui a des chances d'être vrai, à rejeter tout le reste. Ainsi ont fait les Pères de l'Église, ainsi ont fait saint Jérôme, saint Ephrem, et bien d'autres après eux, qui ont su discerner dans le bric-à-brac des écrits rabbiniques, des détails, des précisions, des anecdotes qui viennent compléter le texte sacré, l'éclairer, l'étoffer, le relever d'une saveur nouvelle.

Tout n'est pas faux dans les traditions populaires; et les Légendes elles-mêmes sont plus précieuses souvent qu'une inscription, pour connaître un personnage. Si nous parcourons, par exemple, toutes celles qui concernent les débuts de la vie d'Abraham et sa conversion, reconnaissons loyalement qu'elles sont remplies d'invéraisemblances et d'incohérences. Néanmoins la physionomie du Patriarche s'y dessine avec certains caractères très nets. Il nous y apparaît toujours comme obsédé par la pensée de Dieu, par le désir de savoir quel est le Maître du monde. Toutes ses réflexions, toutes ses recherches gravitent autour de ce problème central. Ensuite il y témoigne d'une nature ardente et généreuse, qui n'hésite pas à affirmer devant n'importe qui, sa foi dans le Dieu unique. Ce dessin-là, encore qu'il soit tracé dans la légende, nous pensons qu'il est très proche de la vérité, et qu'il ressemble beaucoup plus au vrai visage de notre Patriarche que le Bédouin grossier, ou l'aventurier spéculant sur la beauté de sa femme, ou le personnage préfabriqué avec quelques matériaux extraits du Code d'Hamourabi, que l'on nous offre aujourd'hui comme portraits authentiques.

Au surplus, quand il s'agit d'époques aussi lointaines, le devoir de l'historien est, non pas d'écarter de son récit tout ce qui n'est pas vérité évidente, mais bien plutôt de donner comme certain ce qui est certain, comme probable ce qui est probable, comme possible ce qui est possible. C'était ce que faisait déjà saint Jérôme, quand il écrivait à Évangélius: «Mon rôle est de citer les témoins: c'est à toi de juger de la foi qu'ils méritent .» C'est aussi la règle que nous avons suivie dans la présente étude.

Quant aux fouilles en pays bibliques, malgré l'activité avec laquelle elles ont été poussées depuis un siècle, elles n'ont jamais mis à jour un document quelconque concernant directement les Patriarches. On n'a pu déchiffrer encore le nom d'Abraham sur aucune inscription, ni à El-Amarna, ni à Ur, ni nulle part. On n'a retrouvé aucun titre, aucune priè-

1. Epist. LXXIII. Migne, Pat. lat., t. XXII, c. 681.

re, aucune tablette signée de lui. En revanche, de tous les renseignements qu'elles ont apportés sur l'époque où ils ont vécu, une impression se dégage dominante et puissante, celle que Sir Charles Marston a donné pour titre au petit livre plein d'intérêt écrit par lui sur ce sujet: «La Bible a dit vrai».



Cependant, si grands que soient les Patriarches, si efficaces que soient les exemples qu'ils nous ont laissés et que le Saint-Esprit a choisis lui-même pour éclairer nos consciences et stimuler nos volontés, le but dernier de l'Écriture n'est pas de nous parler d'eux. La Bible ne nous raconte pas leurs faits mémorables et ceux des Juges ou des Rois d'Israël, à la manière dont *l'Iliade*, *l'Énéide*, ou *la Chanson de Roland* rapportent les «gestes» de leurs héros. Ce n'est pas leur grandeur morale, ce ne sont pas leurs vertus, qu'elle veut en dernier ressort nous faire connaître et proposer à notre admiration. Elle est ordonnée tout entière, depuis les premiers mots de la *Genèse* jusqu'au dernier verset de l'Apocalypse, à l'histoire d'un seul homme, à celle de Jésus-Christ. *C'est de moi*, dira-t-il lui-même, *qu'ont parlé Moïse et les Prophètes*. Sous la trame des événements dont elle est tissée, court *le fleuve d'eau vive* que saint Jean vit jaillir *du trône de Dieu et de l'Agneau*. Ce fleuve, c'est le sens *mystique* ou spirituel, qui fait de l'Écriture un livre tout à fait à part. En vertu de dispositions que seule la Sagesse divine, aidée de la Toute-Puissance, pouvait combiner, les personnages et les événements qu'elle présente ont une signification prophétique. Ils dessinent, non seulement dans ses grandes lignes, mais même dans ses détails, le mystère de la Rédemption, tel que Jésus-Christ devait un jour le réaliser. Ils ont comme jalonné à l'avance, par des signes que seuls des yeux exercés pourront reconnaître, le chemin que, bien des siècles plus tard, le Sauveur devait suivre, quand il descendrait sur la terre. Personne n'ignore, par exemple, qu'Isaac portant le bois du bûcher sur lequel il va être attaché, est la figure du Christ portant sa croix. Par ce geste, le fils d'Abraham représentait prophétiquement — sans le savoir, notons-le bien, mais sous l'action invisible du Saint-Esprit — un trait de la Passion. Cette relation secrète qui existe entre les faits historiques rapportés dans les Livres saints, et les mystères de la religion chrétienne; ce réseau d'allusions continuelles, quoique voilées, à la vie et à la mort du Christ, à la personne de sa très sainte Mère, qui lui est inséparablement unie dans l'oeuvre de la Rédemption; à l'Église qu'il a fondée et qui le continue;

-
1. Lc, XXIV, 44.
 2. Apoc., XXII, I.

à son action secrète dans les âmes, au Royaume qu'il nous a acquis par son sang; c'est là ce qui constitue proprement le sens mystique de l'Écriture. Ce sens ne peut se découvrir par les seuls moyens de la raison humaine. Il faut, pour le déchiffrer, faire appel à une lumière plus haute, celle de la Tradition, et se mettre à l'école des hommes qui ont reçu de Dieu la mission spéciale de l'enseigner: les Pères de l'Église. Ce n'est pas sans appréhension que nous avons essayé d'exposer quelques éléments dans cet ouvrage: il est tombé aujourd'hui dans un tel discrédit, auprès des maîtres de la science biblique officielle, qu'il semble que sa carrière soit finie et sa valeur à jamais périmée. Et cependant, nous pensons, quant à nous, que la Bible sans lui est un corps sans âme; qu'un des plus grands malheurs de notre siècle est de l'ignorer et qu'il convient de lui appliquer au premier chef ce que disait S. S. le Pape Pie XII, dans l'Encyclique *Divino Afflante*: «Il faut gémir (*dolendum est*) de ce que ces précieux trésors de l'antiquité chrétienne soient si peu connus de maints écrivains de notre temps ...» Oui, en vérité, il faut en gémir...

Nous avons donc repris dans ce livre la méthode qui fut celle des Pères et des grands commentateurs du Moyen-Âge, l'explication alternée du sens littéral et du sens spirituel de l'Écriture. On trouvera dans chaque chapitre, d'abord, l'exposé historique du récit de la Genèse; puis, un commentaire moral et mystique emprunté, quelquefois dans sa forme et toujours dans son fond, aux grands maîtres de la Science spirituelle. Ces commentaires ont été imprimés en caractères plus petits, afin de ne pas risquer d'être confondus avec le récit biblique lui-même. Nous sommes assurés, cependant, que quiconque voudra les aborder avec un esprit de foi, avec cette âme d'enfant à laquelle le Christ a promis la révélation de ses secrets, en goûtera vite la saveur et qu'il comprendra mieux, en les lisant, quel trésor, quelle mine inépuisable de lumière, la Sagesse divine a donné aux hommes en écrivant, pour eux, les Livres saints.

LIVRE I:
ABRAHAM

CHAPITRE PREMIER: LE DÉPART DU PAYS NATAL

(GEN., XI, 27 — XII, 5)

Abraham, ou plutôt Abram — car ce fut la première forme du nom que porta le Patriarche — appartenait à la race de Sem, et descendait en droite ligne d'*Heber*, l'ancêtre éponyme du peuple Hébreu. Il naquit deux mille ans environ avant notre ère, à Ur en Chaldée, ou *Ur Kasdim*. La Chaldée, que l'on ne doit pas confondre avec la Mésopotamie, est proprement la région du Bas-Euphrate, qui s'étend en bordure du golfe Persique. Elle est appelée dans la *Genèse*: pays de *Sennaar*. Le peuple dont elle tire son nom et qui l'occupait alors, n'était pas autochtone. Venu d'une origine inconnue, il avait supplanté sur ce territoire une nation déjà civilisée, d'origine Kouschite ou touranienne, à laquelle il emprunta une partie de sa culture, et surtout l'usage de l'Écriture cunéiforme.

Quant à la ville d'Ur, les savants modernes sont d'accord pour en voir les vestiges dans un bourg situé à trois kilomètres de l'Euphrate, vers l'extrémité orientale du «Croissant fertile», et qui se nomme Moghéir. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un assemblage de ruines, juché sur un monticule, que parfois les débordements du fleuve enveloppent d'eau et transforment en île. Mais il n'en était pas ainsi au temps du Patriarche: Ur pouvait alors rivaliser d'importance avec Babylone, sa voisine.

C'était la capitale du pays de Sumer, ou Basse-Chaldée. Les fouilles sérieuses entreprises sur cet emplacement depuis 1922, ont permis de mettre à jour des restes de monuments et des objets d'art qui révèlent une civilisation incroyablement avancée. On a retrouvé les fondements de plusieurs temples, dont l'un, colossal, à quatre étages, la Ziggurat, servait en même temps de citadelle à la ville. Il était dédié à Nannar, le «dieu-lu-

1. Si nous en croyons une tradition qui a pour elle l'autorité de saint Augustin (*Cité de Dieu*, l. XVI, II), de saint Ephrem et de bien d'autres, Heber n'aurait pas pris part à la construction de la tour de Babel. À cause de cela, lui et les siens conservèrent la langue originelle de l'humanité — qui, au sentiment des anciens, était la langue hébraïque — et méritèrent de devenir le peuple choisi de Dieu.
2. Les calculs qui semblent les plus sérieux, établis à la fois d'après la Bible et d'après les résultats des fouilles de Jéricho donnent pour la naissance du Patriarche l'année 2160 avant J.-C. (Marston, *op. cit.*, p. 111).

ne», qui était à la fois le dieu et le roi d'Ur.

Dans ces ruines abondent les briques couvertes de caractères cunéiformes, qui constituaient les bibliothèques et les archives de ce temps lointain. Leur présence atteste qu'il y avait là un centre de culture intellectuelle et de haute science. Les Chaldéens, nous l'avons dit plus haut, se distinguaient particulièrement par leurs connaissances en astronomie.

Au temps d'Abraham, les maisons d'habitation étaient déjà de solides petits bâtiments. Construites en briques, parce que la pierre fait défaut dans cette région du Bas-Euphrate, et toutes à peu près sur le même plan, elles ressemblaient beaucoup aux demeures arabes modernes que l'on peut voir à Bassorah ou à Bagdad. Chacune d'elles s'élevait sur une plateforme, au milieu d'un jardin planté d'arbres. Les murs, ornés de motifs décoratifs, en étaient massifs, les fenêtres hautes et petites, afin de protéger les habitants contre les ardeurs d'un soleil implacable.

Ces maisons, écrit sir Marston, avaient deux étages et ne comptaient pas moins de douze pièces et davantage, groupées autour d'une cour centrale, pavée. (Leur) intérieur rappelle celui de nos maisons modernes. L'escalier qui menait à l'étage supérieur était fait de briques plutôt que de bois. Le cabinet de toilette se trouvait placé sous cet escalier. Il y avait aussi la cuisine avec son foyer, la salle de réception avec ses portes plus larges que les autres, l'office et la chapelle familiale pour le culte... Sous le plancher de la chapelle, un tombeau voûté s'ouvrait, où les membres de la famille étaient inhumés.

Le pays environnant était un vrai paradis terrestre: aujourd'hui ce n'est plus qu'un marécage à la merci des inondations, parce que les canaux qui régularisaient le cours de l'Euphrate ont été détruits. Mais, alors, ils constituaient un système d'irrigation agencé avec un art consommé et assurait au pays une fertilité merveilleuse. Les palmiers poussaient en telle abondance qu'ils formaient de vraies forêts, et leurs dattes passaient pour être bien supérieures à celles d'Égypte ou d'Afrique. Le blé rendait deux cents, et même trois cents pour un; les plantes fourragères montaient à des hauteurs inconnues dans les autres pays.

Tel était le cadre privilégié dans lequel s'écoula la première partie de la vie d'Abraham. Toutefois, de cette période initiale de son existence, nous

1. *Op. cit.*, p. 109.

ne savons rien: sinon, qu'il épousa une de ses parentes, laquelle avait le nom de Saraï, et qu'elle ne lui donna point d'enfant. Il nous apprendra lui-même, par la suite, que cette Saraï était «sa soeur» ou plus exactement sa demi-soeur, née du même père que lui, mais d'une autre mère . La chose n'a rien d'étonnant: le faible développement de la race humaine à cette époque reculée rendait inévitables les mariages entre consanguins . Néanmoins, il n'est pas certain que Saraï fut réellement la demi-soeur d'Abraham, et fille comme lui de Tharé. D'après la tradition juive, telle que la rapporte l'historien Josèphe³, et d'après saint Jérôme⁴, elle aurait eu pour père Aran, frère d'Abraham: elle serait, par conséquent, la nièce de son époux et la petite-fille de Tharé. Celui-ci, en effet, avait eu trois fils: Abraham, Nachor et Aran. Aran eut lui-même un héritier, Lot, qui jouera un rôle important dans la suite de cette histoire; et deux filles, qu'il nomma Melcha et Jescha. Melcha épousa son oncle Nachor. Quant à Jescha, il faudrait, d'après les auteurs cités plus haut, l'identifier avec Saraï: les deux soeurs auraient donc épousé leurs deux oncles. Et les mots de «soeur» et de «fille» dont se servira plus loin de Patriarche à propos de sa femme, seraient à prendre au sens large, de «proche parente» et de «descendante».

Quoi qu'il en soit de ce point obscur, l'Écriture ne nous dit rien de la vie d'Abraham à Ur, ni de celle de ses ancêtres. La première fois qu'elle met en scène cette famille illustre entre toutes, c'est pour nous apprendre son départ vers d'autres cieux, vers la terre de Chanaan.

Pourquoi cette émigration? Quelle fut la raison qui détermina notre héros à quitter une région prospère, une ville brillante où, sans doute, il comptait parmi les personnages du plus haut rang, et à embrasser pour le restant de ses jours une existence errante et vagabonde? L'Écriture et l'histoire sont muettes sur ce point, et nous sommes réduits à des conjonctures. Mais le sentiment des anciens est trop unanime pour qu'on puisse le passer sous silence: le motif qui obligea Abraham à partir fut la

1. Gen., XX, 12.

2. D'après saint Méthode, l'usage des mariages entre parents très proches resta en vigueur jusqu'à la circoncision d'Abraham, où il fut aboli, à cause des inconvénients qu'il présentait. *Convivium decem. Virginum*, c. 3. Pat. lat. gr., t. XVIII, col. 42.

3. Flav., l. I, ch. VI et IX.

4. Hier., c. 956.

persécution religieuse.

D'après saint Épiphan¹, le polythéisme se déchaînait alors partout avec une virulence effrayante. Et saint Jérôme dit de même que «le monde tout entier gisait sans vie, tué par le glaive de l'idolâtrie... Seul Abraham avait gardé la chaleur de la foi...» Au milieu de cette débâcle générale, il se posa en champion du monothéisme.

Son père lui-même, Tharé, avait donné dans le culte des faux dieux². L'Écriture nous l'apprend d'une manière formelle au livre de *Josué*³. Saint Épiphan⁴ le tient pour plus coupable encore: «Il fut le premier, dit-il, qui imagina de fabriquer les idoles en argile », peut-être ces *téraphim* que nous retrouverons, vénérés encore de Laban son petit-fils.

À défaut de documents historiques sur la manière que les choses se passèrent, il n'est pas défendu de demander quelque lumière aux traditions rabbiniques. Sous l'enchevêtrement de leurs extravagances habituelles, il existe un fonds commun qui peut se résumer ainsi: Abraham, disent-elles, avait le cœur droit, et il se rendait compte de la vanité des idoles qu'adoraient ses contemporains; ces idoles qui avaient une bouche, et qui ne parlaient pas; des yeux, et qui ne voyaient point; des oreilles, et qui n'entendaient point; des pieds, et qui étaient bien incapables de se mouvoir. Il cherchait la divinité dans les astres, dans le soleil, dans la lune, dans les rois de la terre; il demandait à son père, à sa mère, qui était le Seigneur du monde, et leurs réponses ne le satisfaisaient point. Tharé avait dans sa maison un oratoire où trônaient douze grandes statues d'idoles, en l'honneur des douze mois de l'année, sans parler d'une quantité de petites. Chaque jour, il se prosternait devant elles pour les adorer. Il affirmait à son fils que c'étaient là les dieux qui avaient fait et qui conservaient tout ce que l'on voyait sur la terre. Abraham les observait avec le plus grand soin, et leur impuissance lui paraissait comme une évidence. Un jour enfin, n'y tenant plus, il s'empara d'une hache et se jeta sur elles. Comme bien on pense, elles n'opposèrent aucune résistance, et il les mit en pièces. Cependant, il épargna la plus grande, plaça la hache entre ses mains, et sortit de l'oratoire. Quand Tharé s'aperçut de ce massacre, il

1. *Panarion*, l. I, t. I, 5-8. Pat. gr., t. XLI, col. 182 et 199.

2. *Comment. in Isaiam*, l. XVIII, ch. LXV, 8. Pat. lat., c. 661.

3. XXIV, 2.

4. *Loc., cit.*

entra dans une grande colère, et ses soupçons se portèrent aussitôt sur Abram. «Pourquoi as-tu commis ce crime contre mes dieux?» lui dit-il quand il l'eut rejoint. «Pardon mon père, répondit l'autre, je n'ai rien fait de mal. J'ai offert un plat de chevreau à vos dieux, et tous s'empressèrent d'y goûter sans attendre que le plus grand fût servi. Alors, furieux, celui-ci s'arma d'une hache et les mit en pièces les uns après les autres. Vous voyez bien que le fer est encore entre ses mains.» La colère de Tharé redoubla en entendant ce langage: «Qu'est-ce que tu me racontes là? cria-t-il. C'est toi qui as mis la hache entre les mains du plus grand. Comment ces dieux auraient-ils pu faire ce que tu dis? Ils ne sont que du bois et de la pierre, et c'est moi qui les ai façonnés. — S'il en est ainsi, reprit Abram, pourquoi les adorez-vous? Comment vous protégeront-ils, quand vous les invoquerez, eux qui sont incapables de se défendre eux-mêmes? N'est-ce pas insensé d'adorer ainsi des matières brutes? Croyez-moi, mon père, renoncez à cette impiété, adorez le Dieu qui a créé le ciel et la terre.» Sur ces mots, il brisa la dernière statue et s'enfuit.

Épouvanté d'un pareil crime, redoutant la vengeance de ses dieux, Tharé alla trouver le roi et lui dénonça son fils. Le souverain fit amener Abram en sa présence et l'invita à adorer le feu, que les Chaldéens considéraient comme le principe de toutes choses. Mais le jeune homme s'y refuse énergiquement: «Pourquoi, demanda-t-il, n'adorez-vous pas plutôt l'eau? — ou le vent, qui dissipe le nuage? — ou l'homme, qui résiste au vent?» Et il confessa intrépidement sa foi dans le Dieu invisible, maître souverain de l'univers, exhortant tous les assistants à l'adorer comme lui. Outré d'indignation, le roi ordonna de chauffer, pendant trois jours et trois nuits sans désemparer, le four de son palais: après quoi, en présence d'une foule immense, on y jeta Abraham, et avec lui son frère Aran, qui avait adhéré à sa foi. Mais Dieu protégea son serviteur que le feu n'osa toucher et qui sortit sain et sauf de la fournaise. Aran, au contraire, fut dévoré par les flammes, parce que — disent nos auteurs — son cœur n'adhérait pas entièrement à Dieu. À la suite de ce prodige, Abram devint l'objet de la considération générale et se retira dans la maison de son père. De nombreux serviteurs du roi s'attachèrent à lui et embrassèrent dès lors du culte du vrai Dieu. Quelle est la part de vérité et celle de la légende dans cette histoire? Il est naturellement impossible de le dire. Certains voudraient n'y voir qu'une transposition de l'épisode des trois

enfants dans la fournaise. . . En tout cas, le fait même de la persécution ne paraît pas contestable. Parmi les multiples témoignages que l'on peut invoquer, citons, en particulier, celui de l'historien Josèphe, dans ses *Antiquités judaïques* ; celui de saint Jérôme, qui tient pour «vrai» — (*vera est traditio Hebraeorum*, dit-il) — qu'Abraham, ayant méprisé les idoles et confessé le Seigneur, fut miraculeusement préservé du feu dans lequel il avait été jeté ; enfin et surtout celui de la Bible elle-même. Au II^e livre d'*Esdras*, Dieu est remercié d'avoir tiré Abraham du feu des Chaldéens: *Domjne Deus qui elegisti Abram, et eduxisti eum de igne Chaldaeorum. . .* . Et la version arabe de la *Genèse* dit d'Aran qu'il mourut, non pas dans le *pays des Chaldéens*, comme le fait le Vulgate, mais: *dans la fournaise des Chaldéens*.

À la suite de cet épisode dramatique, Tharé, revenu sans doute à des sentiments orthodoxes, se résolut à émigrer sous un ciel plus clément. Il se mit en route, suivi d'Abram, de Saraï et de Lot, fils d'Aran. Nachor, par contre, n'est pas mentionné dans ce départ, ni sa femme Melcha: il est probable qu'ils demeurèrent quelque temps encore en Chaldée. Plus tard, ils devaient rejoindre la tribu familiale à Charan et s'y fixer. Nous les retrouverons là quand il s'agira de marier Isaac.

Le dessein de Tharé était d'atteindre la terre de Chanaan c'est-à-dire la Palestine actuelle. Mais il ne pouvait, des bords du Bas-Euphrate, s'y ren-

1. Le récit que nous venons de faire est tiré de divers écrits rabbiniques, mais surtout du *Livre de la génération d'Adam*, que l'on trouve au *Dictionnaire des Apocryphes* de Migne, t. II, col. III et suiv. Le traducteur de cet ouvrage dit ici en note: «Abraham sauvé miraculeusement du four ardent à Ur en Chaldée, en récompense de sa foi. . . et le motif de sa condamnation, sont une tradition de la synagogue. Elle est consignée dans les livres anciens: la Paraphrase chaldaïque de Jonathan, le Talmud, le Midrasch-Rabba, le Midrasch-Schokhertob. Elle revient souvent dans la liturgie de la synagogue. La mort d'Aran, telle qu'elle est racontée ici, est également la tradition constante de la synagogue, aussi bien que le moyen employé par Abraham pour amener son père à confesser lui-même l'impuissance des idoles, en lui disant que la grande avait brisé toutes les autres.» — Le tombeau d'Aran se voyait encore à Ur du temps de saint Jérôme. Le saint le dit lui-même à la fin de son traité: *Sur l'emplacement et les noms des lieux hébreux*.

1. L. I, c. 7.
 2. Hier., c. 1005, 1006.
 3. IX, 7.

dre directement: la région qui sépare la Chaldée des rives du Jourdain, est, en effet, un désert, un des plus sévères du globe, et ses bêtes y auraient péri de faim. Il lui fallait suivre le tracé du «Croissant fertile», c'est-à-dire remonter d'abord vers le nord en longeant l'Euphrate, jusque vers le point où se trouve actuellement Damas, puis de là, redescendre vers le sud-ouest. La caravane se mit donc en marche. À petites journées elle atteignit Charan, point de passage, et peut-être marché important, situé dans la région de l'Anti-Taurus, sur un affluent de l'Euphrate, le Balikh.

C'est un pays fort accueillant pour un nomade pasteur de troupeaux. Assez bien arrosé par quelques pluies et par les rivières, cette région a de l'herbe. Au printemps, la flore y est même somptueuse: des marguerites blanches, des tulipes de sang et des crocus jaunes y font un tapis moucheté; les câpriers agitent leurs touffes mauves, et de hautes hampes à bouquets roses surgissent de partout. Cette steppe odorante est riche dès que mai arrive, mais les troupeaux ne manquent jamais vraiment de pâture. Charan au creux de ses collines était sans doute comme aujourd'hui une bourgade aux maisons de briques peintes à la chaux, dont les minuscules coupoles (chacune recouvre une pièce) font comme un conglomerat de billes .

Tharé trouva le site à son goût. La distance qui le séparait des Chaldéens était maintenant suffisante; il jugea inutile de pousser plus loin et fixa ses tentes en cet endroit. Il y demeura jusqu'à sa mort, qui l'atteignit à l'âge de deux cent cinq ans.

Mais par cette stabilisation trop rapide, il s'était dérobé au plan divin. Il n'avait pas pénétré dans la terre que Dieu avait choisie pour être celle de son peuple, la terre de Chanaan. Dieu, alors, se tourna vers Abraham dont il connaissait la fidélité à toute épreuve et lui fit entendre l'appel qui devait déterminer sa vocation: «*Sors de ta terre, sors de ta parenté, sors de la maison de ton père et viens dans la terre que je te montrerai.*» Cet ordre demandait un détachement complet et une obéissance héroïque, à un homme qui ignorait encore et la valeur du renoncement et le prix de l'obéissance. Aussi, fut-il renforcé des promesses les plus magnifiques: «*Si tu fais cela, ajouta Dieu, je ferai de toi le chef d'une grande nation.*» La race qui allait naître d'Abraham était appelée, en effet, à se développer à une cadence extrêmement rapide. Remarquons que l'auteur sacré ne

1. Daniel-Rops, *Histoire sainte*, p. 20.

dit pas: *gentem muliam* (une nation nombreuse), mais: *gentem magnam* (une grande nation); parce que le peuple juif, comparé aux autres, n'aura jamais qu'une importance numérique secondaire. «*Ce n'est pas, dira plus tard Moïse, parce que vous surpassiez en nombre toutes les nations, que le Seigneur s'est uni à vous et vous a choisis, puisqu'au contraire vous êtes moindres que tous les autres peuples, c'est parce que le Seigneur vous a aimés, et a gardé le serment qu'il avait fait à vos pères* .» Mais ce peuple fut grand par la mission dont Dieu l'investit, grand aussi par le nombre d'hommes d'une sainteté exceptionnelle, tels que Moïse, David, Élie, les Patriarches, les Prophètes, saint Jean-Baptiste, les apôtres et combien d'autres! qui sortirent de lui.

De plus, il est évident qu'il ne s'agit pas seulement, ici, d'une descendance naturelle: spirituellement parlant, Abraham, nous l'avons dit, plus haut, est le père de tous ceux qui croient en un seul Dieu, créateur de l'univers, et qui observent sa loi. C'est pourquoi Dieu ajouta: «*Je te bénirai et je glorifierai ton nom. Non seulement, je te bénirai, mais tu seras béni, c'est-à-dire, non seulement ma bénédiction descendra sur toi, mais elle y demeurera; et elle s'étendra à tous ceux qui te béniront; tandis qu'au contraire, ceux qui te maudiront, seront maudits par moi, car c'est en toi que toutes les nations recevront la bénédiction. C'est entre tes mains que je remets la promesse de sauver tous ceux qui voudront en prendre les moyens. Elles seront bénies en toi, non pas en ta personne, non pas à cause de tes mérites à toi, mais en celui qui doit naître de toi, qui sera la gloire de ta race: elles seront bénies en vertu des mérites du plus illustre de tes descendants, le Christ.*»

On sait comment ces promesses se sont réalisées et quelle gloire allait s'attacher, à travers les siècles, au nom d'Abraham, quel poids aurait ce nom dans les balances de la justice divine! Mais sur l'heure, tout cela était caché dans la nuit des temps: et notre saint se trouvait seulement en face d'un nouvel ordre de départ, suivi d'un saut dans l'inconnu.

Cependant, cet homme de foi n'hésita pas. Laisant là son père et la tribu de son père, il reprit le bâton du pèlerin². Il emmenait avec lui Saraï son épouse, Lot son neveu, tous les biens qu'il possédait, et puis, ajoute le texte sacré, *toutes les âmes qu'il avait faites en Charan*. Qu'est-ce à dire, puisqu'il n'avait encore aucun héritier? S'agit-il des enfants nés dans

1. Deut., VII, 7, 8.

les familles de ses serviteurs? Peut-être, mais ces *âmes*, c'était plutôt celles qu'il avait engendrées à la vie véritable, celles des hommes que son exemple avait gagnés au culte du vrai Dieu. Prenant donc tout le monde avec lui, il partit, dit saint Paul, *sans savoir où il allait* .

Abraham, explique saint Jean Chrysostome, ne connaissait ni la Loi ni les Prophètes: il n'avait reçu aucun enseignement. (Cependant) il fit tout ce qui lui était ordonné. Dieu lui dit de tout abandonner: famille, maison, etc., il les abandonna. Dieu lui dit d'aller dans une terre inconnue: il obéit. Dieu lui promit de le rendre père d'un grand peuple et de le bénir: il crut que cela arriverait. *Il partit comme le lui avait dit le Seigneur*, c'est-à-dire: il crut à toutes les paroles de Dieu sans hésiter, sans douter; il partit, l'âme pleine de constance et de fermeté. Aussi fut-il très agréable au Seigneur² .

Poursuivant la courbe du Croissant fertile, la caravane atteignit bientôt la terre de Chanaan, où elle allait pendant des années encore, errer de-ci de-là, sans jamais se fixer nulle part. Et ces pérégrinations dureront des siècles. C'est seulement huit cents ans plus tard, au temps de Josué, que le peuple hébreu, revenant de son long séjour en Égypte, fera la conquête méthodique de la Palestine et s'y établira solidement. Jusque-là, le clan des descendants d'Abraham mènera la vie primitive des nomades, gardeurs de troupeaux. Nous verrons bientôt pourquoi.

COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE³

L'ordre donné à Abraham de quitter *son pays, sa parenté, la maison de son père*, prouve que de tout temps, aussi bien sous l'Ancien que sous le Nouveau Testament, quiconque veut s'attacher à Dieu, doit commencer par pratiquer le renoncement. Notre-Seigneur ne fera que confirmer le même principe quand il dira: *Et celui qui aura quitté sa maison, ses frères, ses soeurs, son père, son époux, ses fils ou ses champs à cause de moi, recevra le centuple et possédera la vie éternelle* .

2. Une lecture superficielle de la Bible laisserait croire qu'Abraham ne quitta le pays de Charan qu'après la mort de son père. Mais une étude plus attentive montre qu'il avait soixante-quinze ans quand il se remit ainsi en route, et cent-trente-cinq ans quand mourut son père. Il est donc de toute évidence que ce fut bien avant la mort de celui-ci qu'il le quitta. Cf. saint Augustin, *Cité de Dieu*, l. XVI, ch. xv.

1. Hébr., XI, 8. Exivit, nesciens quo iret.

2. Hom. XXXI, 5.

3. Ce commentaire s'inspire de saint Ambroise, *De Abraham libri duo*, l. II, Pat. lat., t. XIV, col. 478; et de Rup., col. 372.

Au sens mystique, Abraham représente le *mens* — le *νοῦς* des Grecs —, c'est-à-dire la partie supérieure de l'âme humaine, et son nom veut dire: passage (*transitus*). Dieu veut nous montrer, par son exemple, comment le «*mens*» qui, en la personne d'Adam, a cédé à la partie inférieure et, ce faisant, s'est mis sous le joug de la chair, peut réaliser son *passage* à une vie supérieure, et retrouver ainsi sa force en même temps que sa beauté. Il commence par habiter Charan, mot qui signifie *cavernes*, parce qu'il vit d'abord à la manière des bêtes, non seulement sur la terre, mais comme *dans la terre*, esclave de ses instincts les plus grossiers. Dieu cependant l'appelle, et lui dit: «*Sors de la terre*, c'est-à-dire libère-toi de la tyrannie de ton corps; — *Sors de ta parenté*, dégage-toi de la partie inférieure de l'âme, de la sensibilité qui est étroitement apparentée avec toi et qui t'enchaîne au monde terrestre; — *sors de la maison de ton père*, c'est-à-dire renonce à ta volonté propre, qui est la demeure où se cache le démon, ton père dans le péché. (On connaît la phrase célèbre de saint Bernard: «Rien ne brûle en enfer que la volonté propre. Enlève la volonté propre, et il n'y a plus d'enfer.»)

Celui donc qui veut passer de cette existence toute naturelle à la vie supérieure de l'esprit doit commencer par se détacher de ces trois choses: car ni le monde, ni la sensibilité, ni la volonté propre ne sont capables de lui donner le vrai bonheur. Dieu l'appelle à un état infiniment plus noble et plus heureux, à une «terre pleine de béatitude», où il verra non pas les vaines apparences des choses, comme ici-bas, mais leur réalité substantielle.

Abraham obéissant à l'ordre d'en haut, *sort*, dégageant son esprit de la tyrannie du corps, des apparences sensibles et des chaînes du plaisir. Dès lors, il devient l'ami de Dieu, car c'est là le privilège des obéissants. Néanmoins, il emmène Lot, Lot dont le nom veut dire: *declinatio*, c'est-à-dire écart, déviation. Parce que celui qui se met en chemin vers la perfection n'est pas immunisé dès le principe contre tout écart. Il lui arrive encore souvent, malgré sa prudence, de s'engager dans de mauvais pas. Mais il emmène aussi sa femme, cette belle Sara, *qu'il a aimée dès sa jeunesse et qu'il a voulu avoir pour épouse*, parce qu'elle est le symbole de la Sagesse. Il prend en outre toute la *substance qu'il possède*, non pas les biens d'ici-bas, mais *cette substance meilleure et durable*, dont parle saint Paul¹, à savoir le trésor qu'il s'est acquis dans le ciel par ses bonnes oeuvres; et enfin, *toutes les âmes qu'il a faites* à Charan, toutes les notions spirituelles qu'il a acquises déjà par ses réflexions, tandis qu'il vivait dans les cavernes ténébreuses du monde.

4. Mt., XIX, 29.
 1. Sap., VIII, 2.
 2. Hébr., X, 34.

CHAPITRE II: PREMIER SÉJOUR EN CHANAAN

(GEN., XII, 6-9)

Placé entre les empires qui étaient alors les plus puissants du monde: l'Égypte au sud, et l'Assyrie au nord, le pays de Chanaan, lui, ne formait pas un grand royaume, cohérent et unifié. Il végétait dans la division. La population qui l'occupait était très mélangée: elle se composait à la base de peuplades chamites: Cinéens, Cépézéens, Admonéens, Phérézéens, Raphaïm, Gergéséens, Jébuséens, etc . Mais ce fond avait été recouvert déjà par des invasions ou infiltrations d'autres races, qui, sans les détruire ni les asservir complètement, s'étaient mêlées aux indigènes: tels étaient les Amorrhéens, les Araméens, originaires de Syrie, et surtout les Héthéens (ou Hittites), venus d'Asie Mineure.

Par le fait de cette situation, le pays présentait une poussière d'états minuscules, que gouvernaient des souverains locaux, indépendants les uns des autres. Une partie de la population était sédentaire: elle habitait des bourgs qui nous paraissent tout petits aujourd'hui, mais qui, bâtis sur les hauteurs et très solidement fortifiés pour l'époque, lui assuraient une réelle sécurité. Les maisons, bien différentes de celles de Mésopotamie, n'étaient guère que des cases, sans autre ouverture souvent que la porte, ou un trou dans le toit. Par contre, le service des eaux était très perfectionné et rendait fertile le territoire environnant.

À côté de cette population fixée au sol, il y avait aussi des tribus nomades, qui se déplaçaient sans cesse pour faire paître leurs immenses troupeaux. Peut-être, par leur aspect extérieur, ne différaient-elles pas beaucoup de celles que l'on peut voir aujourd'hui encore en Orient.

Quand une caravane se met en marche pour changer de pâturages, écrit un missionnaire, toute la richesse que possède la famille est chargée sur le dos des chameaux agenouillés. Les serviteurs sont auprès de leurs maîtres. Tout autour, les troupeaux de brebis et de chèvres, les ânes qui se mettent en marche à côté des chameaux. Le sheik, distingué de tous les autres par son manteau de pourpre et par le bandeau de cuir qui serre son

1. Gen., XV, 19-21.

turban autour de la tête, tient une lance à la main pour guider la marche et fixer le lieu du campement. Le costume (des hommes) est celui des anachorètes de la primitive Église: simple tunique de laine, sorte de manteau retenu sur la tête par une corde en poil de chameau; quelquefois, un énorme chapeau en grosses tresses de palmier; pieds nus, ou à demi chaussés dans un morceau de peau de vache brute, lacé sur la jambe avec de la ficelle de jonc. Les femmes portent le costume des anciennes religieuses... : robe sans taille, serrée par une ceinture grossière, scapulaire ou autre robe dépourvue de manches et légèrement ouverte sur les côtés; guimpe large formant mentonnière; sur le front, une espèce de béguin servant de bandeau; un ample manteau posé sur la tête enveloppe tout le corps¹.

Pénétrant dans le pays de Chanaan par le nord-est, Abraham gagna d'abord Sichem, petite ville fortifiée, située à quatre cents mètres d'altitude, en plein coeur de la Palestine, à l'entrée d'une vallée que surplombent l'Ébal (neuf-cent-trente-huit mètres), et le Garizim (huit-cent-soixante-huit mètres). Rasée lors de la conquête romaine, mais reconstruite plus tard, elle existe encore aujourd'hui, sous le nom de Naplouse. Le Patriarche établit son campement dans un lieu que la Vulgate nomme: *Vallée illustre*, et le texte hébreu: *Térébinthe de Moreh*. C'était un petit bois de chênes, situé auprès du village actuel de Balabah. L'écrivain sacré en a soigneusement noté le nom, parce que c'est là que, pour la première fois, Dieu apparut à Abraham. Il se manifesta à lui, probablement sous une forme corporelle, et lui dit: «*C'est à ta postérité que je donnerai cette terre.*» Abraham, profondément ému, voulut reconnaître cette faveur insigne par un témoignage durable, et il *éleva un autel au Seigneur*.

Après cela, il se remit en route, parcourant étape par étape tout le pays qui serait un jour l'héritage de ses descendants. Il continua à descendre vers le midi, et bientôt, ayant gravi un plateau calcaire, il planta sa tente, *entre Bethel à l'occident et Haï à l'orient*. La ville que l'Écriture désigne ici sous le nom de Bethel, s'appelait alors, en réalité, Luza. Ce fut Jacob qui changea son nom, plus tard, à la suite de la célèbre vision de l'échelle. Quant à Haï, elle était bâtie sur une colline qui domine le cours du Jourdain, dans une région aujourd'hui encore très riche en pâturages; des fouilles récentes ont révélé son ancienne opulence.

Le Patriarche dressa là encore un autel, comme pour prendre posses-

-
1. Cité par Vig., p. 475.
 2. Gen., XXVII, 17.

sion du pays et le consacrer au Seigneur. Mais il n'en continua pas moins à vivre sous la tente et à nomadiser.

Pourquoi cela? Pourquoi n'a-t-il pas imité les autres chefs de peuples, dont le premier acte, aussi bien à Rome qu'en Grèce ou en Orient, fut toujours de fonder une ville? Pourquoi n'a-t-il pas cherché à établir un royaume, à poser les bases d'un état stable, dans cette terre de Chanaan que Dieu lui-même lui avait assignée comme patrie?

Sans doute, on peut mettre en avant des raisons d'ordre économique, et en particulier la nécessité de déplacer les troupeaux pour les faire vivre. Mais ces raisons ont peu de poids. Elles n'étaient pas de nature à empêcher une évolution, qui s'est imposée bien souvent au cours de l'histoire — qui s'impose encore de nos jours — à des tribus nomades, surtout avec un chef de l'envergure d'Abraham. En réalité, le motif qui détermina notre Patriarche à mener une vie errante fut essentiellement d'ordre religieux. Ce fut la nécessité de préserver les siens de tout contact avec les cultes idolâtriques, qui se répandaient alors parmi les peuples comme une épidémie. Le paganisme envahissait tout, contaminait tout. Or, Abraham avait reçu, dès le premier appel de Dieu, une promesse et une bénédiction; il savait que sa race était celle qui aurait l'insigne honneur d'assurer le salut du monde et d'engendrer un jour le Messie. Pour répondre aux desseins de la Providence, il fallait donc qu'elle restât absolument pure dans sa foi, intacte dans ses moeurs et qu'elle se gardât de pactiser, si peu que ce fût, avec l'idolâtrie. Dans les siècles qui suivront, le souci de préserver le peuple élu des cérémonies et des coutumes des Gentils sera une croix continuelle pour ceux qui auront à le gouverner. Les Juifs, avec une incroyable obstination, tendront sans cesse à modeler leur vie sur celle des païens. Au désert, quarante jours après l'alliance solennelle du Sinaï, leur premier soin, dès qu'ils se croiront affranchis de la tutelle de Moïse, sera de fabriquer un veau d'or, à la manière des Égyptiens, pour pouvoir l'adorer: et le même égarement se renouvellera constamment au cours de leur histoire. Ils ne penseront qu'à adopter les sacrifices des païens, leurs rites, leurs moeurs; ils iront jusqu'à se faire initiateur au culte de Béalphégor, le dieu de la luxure, le plus immonde de tous les dieux, et cela du vivant même de Moïse¹!

Or, Abraham déjà se rend parfaitement compte du danger. S'il s'établit

1. Ps. CV, 28-39.

quelque part, il sait que la contamination gagnera inévitablement la tribu dont il a pris la charge: et il a au plus haut point le souci de son rôle de «pasteur»; non pas de gardien de troupeaux, mais de pasteur d'âmes: il se sent responsable de toutes ces âmes qu'il a faites en Charan. Alors il n'y a qu'un moyen, c'est de rester entre soi; c'est de vivre en dehors du monde et d'éviter tous les voisinages dangereux, en ne fixant sa demeure nulle part. Aujourd'hui encore, l'exemple de peuplades comme les Touaregs au Sahara, et, même en Europe, celui des tziganes, sont là pour montrer que le nomadisme constitue une clôture sociale plus hermétique qu'une muraille ou une frontière. Telle est la raison première de cette vie toujours ambulante, à laquelle va s'astreindre Abraham, de cette existence sans racines dans le sol, et de cette réserve, en apparence un peu hautaine, gardée par les siens aussi bien vis-à-vis des sédentaires, qu'à l'endroit des autres nomades.

Il importe, pour bien comprendre cette détermination, d'enlever à Abraham tous les masques dont on a prétendu l'affubler et de le voir sous son vrai visage, dont le caractère dominant est la vertu de religion. Toute la conduite de sa vie est commandée par le souci de ses rapports avec son Créateur. Abraham est avant tout un homme de Dieu. Il nous apparaît ici, non pas au sens figuré, mais au sens historique et littéral, comme le premier fondateur d'un ordre religieux. «Il fut, écrit Eusèbe, le chef de ce premier groupe d'hommes qui renoncèrent aux biens de la terre pour s'adonner à la contemplation, et qui, sans le secours d'aucune loi écrite, ne s'écartèrent pas, cependant, du droit chemin et menèrent une vie conforme à la raison, à la sagesse, tout entière adonnée au culte divin .»

Saluons avec respect cette caravane, tandis qu'elle déroule ses longues files de chameaux, d'ânes et de moutons sur la terre de Chanaan. Sans doute, une observation superficielle pourrait nous laisser croire qu'elle ressemble, à s'y méprendre, à celles que l'on voit aujourd'hui encore dans les pays d'Orient. Ne poussons pas trop loin la comparaison... Les compagnons d'Abraham ne sont pas des Théraïtes englobés dans quelque vaste mouvement migrateur: ce sont avant tout des croyants, et le mobile qui commande toute leur vie est leur foi. C'est pour maintenir celle-ci dans sa pureté originelle qu'ils ont embrassé cette existence mouvante et vagabonde. Et c'est leur foi aussi qui les amena à pratiquer ces hautes ver-

1. *Praeparat. Evang.*, l. VII, ch. VIII. Pat. gr., t. XX, c. 309.

tus patriarcales dont les vestiges, pieusement conservés, donnent encore de nos jours aux habitants du désert un je ne sais quoi de noble et de grand.

Saluons donc avec respect cette smalah, tandis qu'elle parcourt les pistes de la Palestine, jalonnant les points qui deviendront, plus tard, célèbres dans l'histoire du peuple juif. Elle porte en elle les germes des trois grandes civilisations monothéistes: la chrétienne, la juive et l'islamique. Elle porte en elle surtout l'espérance du monde. Le lien primordial qui groupe ses membres entre eux, ce n'est pas la nécessité de vivre, ni le souci de se défendre, ou quelque ambition humaine: c'est la promesse reçue par leur chef, c'est l'alliance conclue entre le vrai Dieu et lui, c'est la certitude de voir naître un jour parmi leurs enfants Celui en qui seront bénies toutes les nations.

COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE

Le sens mystique de cette pérégrination continue nous est donné par saint Paul lui-même. *C'est à cause de sa foi*, dit-il, *qu'Abraham demeura dans la terre de la promesse, comme dans une terre étrangère, habitant sous la tente, de même qu'Isaac et Jacob, cohéritiers avec lui de la promesse. Il attendait la Cité qui a des fondements (inébranlables), dont Dieu est le fondateur et l'architecte*.

Chef de file de tous les hommes de foi, Abraham devait montrer par son propre exemple au peuple des élus que *le juste n'a point ici-bas de demeure permanente*, qu'il ne peut s'attacher à aucun lieu comme à sa vraie patrie; mais qu'il doit aller à travers la vie présente, toujours en quête de nouvelles vertus, de nouveaux progrès, jusqu'au jour où il verra s'ouvrir devant lui les portes, taillées chacune dans un seul diamant, de la Cité de Dieu.

Tharé, au contraire, qui abandonne la cité des Chaldéens, mais qui n'a pas le courage d'aller jusqu'à la terre promise, et s'installe dans le pays de Charan, est la figure de ceux qui quittent le monde, avec le dessein de changer de vie et d'embrasser la perfection évangélique, mais qui n'ont pas la persévérance d'aller jusqu'au bout. Bientôt, ils se laissent captiver par les œuvres mêmes auxquelles ils s'étaient adonnés pour devenir meilleurs; ils les aiment pour elles-mêmes, ils s'y attachent, ils s'y installent, et ils oublient le but vers lequel d'abord ils s'étaient mis en chemin.

Saint Ambroise remarque qu'Abraham, après avoir élevé un autel au lieu dit: le Térébinthe de Moreh, n'offrit point sur lui de sacrifice. En effet,

1. Hébr., XI, 9-10.

ajoute-t-il, Abraham ne connaissait pas encore le vrai sacrifice, celui dont l'oblation d'Isaac serait la figure, celui en vue duquel il recevrait lui-même la bénédiction de Melchisédech. Et par ailleurs, il comprenait que des sacrifices d'animaux irraisonnables étaient insuffisants pour rendre au Dieu qu'il venait de voir un culte digne de lui . Ainsi le père des croyants s'élevait au-dessus du culte juif, avant même que celui-ci ne fût établi. Il se rangeait déjà parmi les vrais *adorateurs*, ceux qui adorent *en esprit et en vérité* ² .

-
1. *Op. cit.*, 1. II, ch. III.
 2. Jo., IV, 23.

TABLE DES MATIÈRES

NOTE.....	PAGE 3
PRÉFACE DE PAUL CLAUDEL	PAGE 5
INTRODUCTION À L'HISTOIRE DES PATRIARCHES	PAGE 8

LIVRE I: ABRAHAM

CHAPITRE PREMIER: LE DÉPART DU PAYS NATAL	PAGE 24
COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE	page 32
CHAPITRE II: PREMIER SÉJOUR EN CHANAAN.....	PAGE 34
COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE	page 38
CHAPITRE III: LE PREMIER ENLÈVEMENT DE SARA	PAGE 40
COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE	page 47
CHAPITRE IV: OÙ ABRAHAM SE SÉPARE DE LOT	PAGE 50
COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE	page 52
CHAPITRE V: LA GUERRE CONTRE LES CINQ ROIS.....	PAGE 54
COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE	page 59
CHAPITRE VI: NOUVELLE PROMESSE ET CONSÉCRATION DE L'ALLIANCE	PAGE 62
COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE	page 66
CHAPITRE VII: AGAR.....	PAGE 69
COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE	page 75
CHAPITRE VIII: LA CIRCONCISION.....	PAGE 77
COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE	page 81
CHAPITRE IX: LE CHÊNE DE MAMBRÉ	PAGE 84
COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE	page 90
CHAPITRE X: SODOME ET GOMORRHE	PAGE 94
COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE	page 102
CHAPITRE XI: LES FILLES DE LOT	PAGE 105
COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE	page 106

CHAPITRE XII: LE DEUXIÈME ENLÈVEMENT DE SARA.....	PAGE 109
COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE	page 111
CHAPITRE XIII: LA NAISSANCE D'ISAAC ET L'EXPULSION D'AGAR	PAGE 113
COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE	page 118
CHAPITRE XIV: LE SACRIFICE D'ISAAC	PAGE 120
COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE	page 127
CHAPITRE XV: LA MORT DE SARA	PAGE 133
COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE	page 134
CHAPITRE XVI: RÉBECCA	PAGE 136
COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE	page 143
CHAPITRE XVII: LE MARIAGE D'ISAAC	PAGE 146
COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE	page 148
CHAPITRE XVII: CETHURA.....	PAGE 151
COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE	page 154

LIVRE II: ISAAC ET JACOB

CHAPITRE PREMIER: LA NAISSANCE DE JACOB.....	PAGE 159
COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE	page 163
CHAPITRE II: LE PLAT DE LENTILLES.....	PAGE 165
COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE	page 166
CHAPITRE III: «C'EST MA SOEUR»	PAGE 168
COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE	page 171
CHAPITRE IV: L'AFFAIRE DES PUIES.....	PAGE 172
COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE	page 175
CHAPITRE V: «JE SUIS ESAÛ».....	PAGE 178
CHAPITRE VI: OÙ ESAÛ N'EST PAS CONTENT.....	PAGE 181
COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE	page 183
CHAPITRE VII: L'ÉCHELLE DE JACOB	PAGE 188
COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE	page 192

CHAPITRE VIII: UN MARIAGE COMPLIQUÉ	PAGE 196
COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE	page 200
CHAPITRE IX: UNE BELLE FAMILLE	PAGE 204
COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE	page 209
CHAPITRE X: OÙ L'ON SE PERD ENTRE BREBIS NOIRES, BREBIS BLANCHES ET BREBIS BIGARRÉES.	PAGE 215
COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE	page 218
CHAPITRE XI: JACOB S'ENFUIT DE CHEZ LABAN	PAGE 221
COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE	page 226
CHAPITRE XII: LE GUÉ DE JABOC	PAGE 228
COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE	page 234
CHAPITRE XIII: RENCONTRE AVEC ESAÛ	PAGE 237
COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE	page 239
CHAPITRE XIV: DINA	PAGE 241
COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE	page 247
CHAPITRE XV: LE TÉRÉBINTHE DR SICHEM ET LE CHÊNE DE DOULEURS	PAGE 250
COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE	page 253
CHAPITRE XVI: MORT DE RACHEL	PAGE 256
COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE	page 259

LIVRE III: JOSEPH

CHAPITRE PREMIER: JOSEPH VENDU PAR SES FRÈRES	PAGE 265
COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE	page 276
CHAPITRE II: JUDA ET THAMAR	PAGE 279
COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE	page 283
CHAPITRE III: JOSEPH CHEZ PUTIPHAR	PAGE 287
COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE	page 294
CHAPITRE IV: JOSEPH EST JETÉ EN PRISON	PAGE 296
COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE	page 298
CHAPITRE V: LE GRAND ÉCHANSON ET LE GRAND PANETIER	PAGE 301

COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE	page 305
CHAPITRE VI: LE SONGE DU PHARAON	PAGE 309
COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE	page 315
CHAPITRE VII: PSOMTOM — PHANECH ou SAUVEUR DU MONDE	PAGE 317
COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE	page 319
CHAPITRE VIII: ASENETH.....	PAGE 321
CHAPITRE IX: PREMIÈRE DESCENTE EN ÉGYPTTE DES FILS DE JACOB	PAGE 326
CHAPITRE X: COMPLICATION INATTENDUE	PAGE 330
COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE	page 336
CHAPITRE XI: DEUXIÈME VOYAGE EN ÉGYPTTE.....	PAGE 338
CHAPITRE XII: LA COUPE VOLÉE	PAGE 344
COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE	page 348
CHAPITRE XIII: JOSEPH SE FAIT RECONNAÎTRE PAR SES FRÈRES	PAGE 350
COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE	page 354
CHAPITRE XIV: ISRAËL DESCEND EN ÉGYPTTE.....	PAGE 356
COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE	page 361
CHAPITRE XV: JOSEPH ÉTABLIT EN ÉGYPTTE UN NOUVEAU RÉGIME AGRAIRE	PAGE 364
COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE	page 366
CHAPITRE XVI: BÉNÉDICTION DES ENFANTS DE JOSEPH	PAGE 368
COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE	page 372
CHAPITRE XVII: JACOB BÉNIT SES ENFANTS AVANT DE MOURIR	PAGE 374
COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE	page 381
CHAPITRE XVIII: MORT DE JACOB ET DE JOSEPH.....	PAGE 388

OUVRAGES DE DOM MONLÉON CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Dom Jean de Monléon était un exégète réputé pour la solidité de ses recherches historiques et théologiques.

Les douze degrés de l'humilité : “Bienheureux les humbles de cœur”! Les personnes humbles sont aimées de Dieu et appréciées par les hommes. Fort bien, nous dira-t-on, mais comment acquérir la vertu d'humilité? St. Benoît, au chapitre VII de sa Règle, énumère brièvement les douze échelons de l'humilité. Dom Monléon les explique de façon lumineuse — et avec un brin d'humour! Y sont abordés la révérence envers Dieu, le règlement de la volonté, l'éclairement de l'intelligence, l'humilité extérieure.

Les instruments de la perfection. Commentaire ascétique sur le chapitre IV de la Règle de saint Benoît : St. Benoît énumère divers moyens servant à s'améliorer, que Dom Monléon développe dans son traité. Il est divisé en 72 chapitres de 2-3 pages chacun, ce qui fait une bonne petite lecture chaque soir avant de s'endormir.

Traité sur l'oraison : Il est presque incroyable que l'auteur ait pu donner en si peu de lignes autant de conseils judicieux: trois erreurs qui empêchent de bien prier — les trois bases de l'oraison: la mortification, la persévérance et la méthode — comment préparer sa méditation — l'oraison habituelle ou prière du cœur.

Histoire Sainte : Des éclaircissements historiques alternent avec des développements sur le sens spirituel et moral des événements de l'Ancien Testament. 5 tomes: Les patriarches, Moïse, Josué et les juges, Le prophète Daniel, Le roi David. Vente au tome ou bien la série complète.

Le Cantique des cantiques : Ce n'est pas seulement un magnifique poème d'amour, car il aussi un sens spirituel. Commentaire mystique appuyé sur les Pères de l'Église.

Les noces de Cana : Cet épisode permet de méditer non seulement sur la toute-puissance du Fils de Dieu, mais encore sur la nécessité de la prière, sur la bonté et l'intercession de Marie, ou sur la grandeur du sacrement de mariage, etc.

Le Christ-Roi : La royauté du Fils de l'homme — le titre de la Croix — le Christ, Roi des intelligences et des cœurs.

Jonas : Commentaire mystique sur une désobéissance chèrement payée.